

dans sa sauvage majesté et l'œuvre de l'homme dans sa beauté un peu coquette, quelque chose qui saisit fortement l'âme et la met en admiration.

Aussitôt nous nous déterminons à achever la route à pied, pour mieux jouir du splendide paysage. Du reste n'est-ce pas à pied que tant de fois les apôtres arrivèrent à Antioche? Les moyens de locomotion, dans l'intérieur des terres, étaient rares alors comme aujourd'hui, et ni le cheval, ni les chars, ni la litière n'étaient pour les pauvres gens. Imitons-les au moins en terminant notre étape. Certainement Paul venant de Tarse, et Barnabé, qui était allé l'y chercher, sont passés par cette voie romaine dont nous suivons la trace. Le pont par lequel nous entrons dans la ville est le même qui existait en ce temps-là.

C'est chez les PP. Capucins que nous recevons l'hospitalité. Le personnel du couvent se compose d'un religieux et d'un frère cuisinier. Ils ont pour auxiliaires un instituteur maronite et un petit serviteur, le jeune Cachir, qui parle turc et va enfin nous servir d'interprète. Le bon P. Modeste, un Piémontais à l'âme ardente et au caractère très ouvert, se trouve ici fort malheureux. Il ne sait pas un mot d'arabe, encore moins de turc, en sorte qu'il lui faut diriger un troupeau dont il n'entend pas la langue. C'est pourtant un homme apostolique. On l'a transporté de Trébizonde à Antioche, sans prévoir que, s'il savait là-bas prêcher en grec, ce n'est pas une raison pour qu'il puisse prêcher en arabe ici. Le don des langues n'ayant peut-être

jamais été le don de parler dans tous les idiomes, et en tout cas ne paraissant plus entrer dans le plan providentiel du christianisme moderne, il s'ensuit que le P. Modeste, quoique d'un très heureux tempérament, se morfond ici. Les Carmes d'Alexandrette lui ont envoyé le P. Ambrogio, pour entendre les confessions pascales. La ville où fut créé et donné le nom de chrétien, et qui devint le premier centre de l'Église affranchie du judaïsme, ne compte guère que cent dix catholiques grecs ou latins, et en tout trois cents chrétiens sur une population de vingt mille âmes.

Avec un empressement fraternel, le P. Modeste met à notre disposition ce qu'il possède. Les célèbres anguilles de l'Oronte, accommodées de diverses façons, font le premier le second et le dernier plat. Nous avons du pain convenable et de braves gens qui nous accueillent, c'est l'essentiel. Malheureusement, et c'est là le sort de ceux qui voyagent en Orient, nous ne trouvons pas nos hôtes au niveau du culte enthousiaste que nous professons pour les vieilles ruines. A toutes nos questions ils font la même réponse : « *E niente da vedere!* Nos pauvres Messieurs, vous n'avez rien à voir ici! — Comment! rien? Pas une ruine? Une pierre? — *Niente, niente!* — Nous savons par cœur notre Müller *Antiquitates Antiochenæ*. — *Niente! niente!* » Et sur ce glacial encouragement nous demandons quand même à sortir et, sinon à voir, du moins à chercher.

Eh bien, « *E niente!* » C'est vrai et c'est faux.

De visible, il n'y a rien. Sous terre, à un ou deux mètres de profondeur, il y a tout. A peine sortis de la ville, vers le levant, aux premiers jardins que nous rencontrons, des ouvriers cherchent des pierres pour construire, et ils trouvent des chapiteaux sculptés, des colonnes, des frises, et, les malheureux! ils les brisent pour édifier de mauvaises maisons. Ce sont là très probablement des restes de la magnifique colonnade qu'Hérode avait fait édifier le long de la grande voie qui traversait la ville, sur un espace de vingt stades, près de quatre kilomètres. Cette immense rue, défoncée par les chars, était boueuse et détestable pour les piétons. Le roi juif la fit paver en marbre et orner d'une double galerie qui, de chaque côté, mettait les promeneurs à l'abri du soleil et de la pluie¹. La direction de la rue vers la porte Saint-Paul est restée la même. De grandes pierres blanches² s'y retrouvent encore par intervalles. Les colonnes que l'on exhume sous nos yeux sont bien à peu près là où elles durent tomber sous la secousse de quelque tremblement de terre. Parmi ces débris on ramasse des monnaies qu'on veut nous vendre. L'une d'elles est un *as*, à l'effigie et au nom de Tibère César Auguste, et avec S. C. au revers. Peut-être est-elle passée jadis dans les mains des apôtres ou de leurs disciples. Dire notre stupéfaction, nos paroles indignées en voyant déterrer

¹ Josèphe, *Antiq.*, xvi, 5, 3; *B. J.*, 1, 21, 11.

² Dans le premier des passages cités, Josèphe dit simplement : λίθῳ ἑστῶ; dans le second : μαρμάρῳ ἑστῶ.

ainsi le passé pour l'exterminer à tout jamais, est inutile. Faute d'autres plus compétents, nos religieux d'Orient ne pourraient-ils pas s'instituer conservateurs, sinon des pierres, ce qui ne serait pas toujours possible, du moins des indications et des souvenirs archéologiques que soulève la pioche de ces ineptes travailleurs?

Nous montons vers le cimetière latin, à travers des jardins fort mal tenus. Malgré l'absence de tout travail, des fleurs éblouissantes croissent partout. Les arbres sont couverts de fruits. Des pillards, non pas enfants, mais barbons plus que mûrs, dévalisent des amandiers et se gorgent de leurs fruits verts. Le site des vieilles villes, soit que les morts y aient engraisé le sol, soit que les vivants aient longtemps négligé d'y rien cultiver, est d'ordinaire très fécond. Les orties montent ici au-dessus de nos têtes, et les lauriers atteignent de colossales proportions.

C'est à l'aide d'une échelle qu'il faut aborder la plate-forme donnant accès au petit sanctuaire, seule relique vénérée à Antioche par les religieux latins. Quand on s'en va, on enlève l'échelle pour rendre moins facile la dévastation du pieux parterre. La population antiochienne, tout en gardant, paraît-il, la légèreté de mœurs d'autrefois, l'a compliquée d'un fanatisme peu commun. Une inscription nous avertit que le P. Basile des Capucins fut poignardé, il y a dix-huit ans, par des visiteurs qui lui avaient demandé de jouer de l'orgue devant eux, et qui le massacrèrent sur le clavier

même de l'instrument, parce qu'il *faisait le bien au nom de Jésus-Christ!* Quelque temps auparavant, un prêtre grec-schismatique était venu avec un firman de Constantinople pour organiser ses coreligionnaires en paroisse. Avant tout, il devait bâtir une église. On lui demanda où il voulait mettre ses ouvriers. Avec empressement il courut en marquer la place près d'un bel arbre, à la porte Saint-Paul. Hélas! le pauvre homme n'en revint pas. On le perdit à l'arbre même qu'il avait désigné, et sur un écriteau les passants purent lire pendant de longs jours : « Celui qui dépendra ce chien sera mis à sa place. »

Ces affreux souvenirs nous reportent assez loin du tableau que mon imagination se retraçait de cette Antioche voluptueuse et frivole où jadis tout était chants joyeux, plaisirs, jeux d'esprit, poésie, vie facile des théâtres et des cirques. Il est vrai que de l'ancienné population il ne reste à peu près rien, et que les Turcs l'ont entièrement supplantée. A peine si de rares Européens ont osé se fixer à côté d'eux avec quelques Syriens et Arméniens s'occupant de négoce.

La grotte où nous entrons peut avoir dix mètres de large sur vingt de long. Elle est d'une nudité parfaite. Une source d'eau très limpide s'y maintient à fleur de terre. A-t-elle servi autrefois à l'administration du baptême? Quelques excavations dans le roc furent-elles destinées à recevoir des lampes pour éclairer l'assemblée chrétienne? C'est ce que nous dit le P. Modeste. Par une ouverture,

pratiquée au fond d'une sorte de sacristie, on pourrait suivre une galerie qui s'élève graduellement dans la montagne escarpée. Peut-être conduit-elle à l'une de ces nombreuses grottes creusées dans le ravin, et où de pieux anachorètes vécurent jadis, se livrant aux plus étranges mortifications, tandis que les bruits de la ville licencieuse montaient jusqu'à eux, comme le murmure expirant de la folie humaine. Ces grottes sont surtout nombreuses dans l'immense fissure qui sillonne la montagne un peu plus vers le couchant. Percée de part en part comme une ruche gigantesque, elle rappelle par son aspect la Quarantania, les gorges du Kelt et les rochers d'Arbèle.

Il me souvient d'avoir lu dans Théodoret qu'au iv^e siècle on montrait encore, au pied de la montagne d'Antioche, les cavernes où saint Paul avait habité et évangélisé les premiers disciples. Elles devaient se trouver vers l'Orient, et là même où fut bâti le couvent qui porta le nom du grand apôtre.

Volontiers je serais disposé à croire que ce quartier de la ville devint plus particulièrement celui des Juifs, qui vécurent ici presque aussi nombreux et aussi puissants qu'à Alexandrie. Séleucus Nicator leur avait donné droit de cité, en les mettant sur le même pied que les Macédoniens et les Grecs¹. Ils avaient leur chef ou Alabarque, et se régissaient

¹ *Antiq.*, xii, 3, 1.

selon leurs propres lois. En dehors des relations commerciales qu'il fallait entretenir avec les Gentils, ils abhorraient de vivre à côté d'eux. N'est-il pas naturel qu'ils se fussent relégués en dehors des quartiers où les théâtres, les temples, les lieux de réjouissances devaient sans cesse troubler leur religion? Le fait qu'à l'orient de cette partie de la ville s'ouvrait le faubourg de Marc-Agrippa, protecteur officiel des Juifs, tandis qu'au nord courait la grande avenue d'Hérode, appuie cette hypothèse. Si on observe, en outre, que le mont au pied duquel nous sommes s'est appelé plus tard Stauris¹ (*la Croix*), tandis que la partie occidentale du Silpius fut nommée Orocassiadès, on pourra trouver assez plausible la tradition qui place ici un sanctuaire de l'Église primitive.

Toutefois je ne pense pas qu'il faille y chercher cette célèbre église, dite l'*Ancienne* (Παλαιά), si chère aux fidèles, fondée par les apôtres, et mère des autres églises, comme dit saint Chrysostome². Il a pu y avoir dès l'origine un oratoire, mais on n'y trouverait pas la place d'une église proprement dite, à moins que, les murs ayant été détruits, le terrain lui-même n'eût été entraîné par les pluies d'orage, laissant à nu les alentours du rocher. Sans admettre comme démontré que l'église dite Apostolique fût la maison même de cet excellent Théophile à qui saint Luc adresse son Évangile et

¹ Procope, *de Ædific. Justin.*, II, 10, et *de Bello Persic.*, II, 6.

² Chrysost. *Or.*, XII, in *Act. et Chron. Pasch.*, p. 584.

le livre des Actes, nous avons cependant dans Malala une indication qui nous détermine à la chercher en un point plus central que celui-ci, et près du Panthéon, à la rue du Singon où Paul prêcha tout d'abord¹. Elle fut très certainement plus importante que le petit sanctuaire où nous sommes, car c'est à son entrée que saint Babylas arrêta l'empereur Philippe l'Arabe, en lui déclarant que sa place était dans le narthex avec les pécheurs. Nous savons en outre que, vers 361, tous les chrétiens de la communion de saint Méléce s'y retirèrent pour se séparer des Ariens.

Quoi qu'il en soit, puisque de toute la vieille Antioche chrétienne il ne reste plus rien que cette grotte, vénérons-la. Il semble assez naturel qu'elle ait été le premier asile des serviteurs de Jésus-Christ. L'Église naissante aimait ces retraites silencieuses, loin du regard indiscret des méchants. C'est peut-être de là-haut, où fut la citadelle, que les soldats romains voyant les premiers fidèles se réunir à la faveur des ténèbres et apprenant qu'ils se liaient par des serments, comme des légionnaires, à un chef qui s'appelait Christ, les nommèrent CHRISTIANI, comme on disait : Cæsariani, Othoniani, Vitelliani, etc... La terminaison *ani*, conservée dans le grec *ανοι*, semble marquer l'origine latine du sobriquet, qui allait être le titre de gloire de tant de générations. Ceux qui le

¹ Jean Malala, *Chron.*, lib. X. — Κηρύξαντα ἐκεῖ πρῶτον τὸν λόγον ἐν τῇ ῥύμη τῇ πλησίον τοῦ Πανθεοῦ τῇ καλουμένῃ τοῦ Σίνγωνος.

donnèrent étaient loin de soupçonner ce qu'il avait de profondément vrai, puisque quiconque le porte, non seulement sert le Christ, mais fait du Christ sa propre vie, selon le beau mot de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est*. Nous tombons à genoux sur cette terre où la petite communauté commença par se reconnaître avant d'avoir une maison proprement dite, et où dans la prière elle trouva la force d'expansion qui allait la conduire à la conquête du monde. Peut-être les échos de cette caverne ont-ils retenti du champ pieux des apôtres et des martyrs. Peut-être ici Pierre a prêché. Peut-être ici se tinrent les saintes conférences de Barnabé, de Simon le Noir, de Lucius le Cyrénéen, de Manahen, frère de lait d'Hérode, et de Saul de Tarse. Comme il serait consolant pour nous de savoir si ces entailles dans le mur ont supporté les pauvres lampes de terre ou de bronze qui éclairèrent les veilles de ces illustres témoins de l'Évangile, et si c'est vraiment sous cette voûte massive que la voix de l'Esprit cria : « Consacrez-moi Paul et Barnabé, pour qu'ils se livrent exclusivement à l'œuvre pour laquelle je les ai choisis ! » La tradition dont les PP. Capucins sont les représentants et notre besoin de trouver ici quelque chose du passé nous porte à croire que nous sommes sur un site authentique, et notre âme émue demeure, comme nos yeux, attachée à ce sol sacré. Oh ! trois fois béni le coin obscur de la mondaine et vicieuse Antioche, où s'établit le premier centre de l'action apostolique et où peut-être

Pierre lui-même ne dédaigna pas d'établir provisoirement le siège de sa souveraine et indéfectible autorité. Ce fut le glorieux corps de garde des grands ouvriers de Dieu. L'église dite *ancienne* marqua la seconde étape de la prédication évangélique à Antioche.

Une gorge profonde s'ouvre à notre gauche. Les roches ont subi une violente déchirure, et à leur sommet les montagnes sont largement séparées. Nous trouvons encore assez bien conservé le mur à crémaillère, par lequel les fortifications descendaient dans le ravin. Un grand bruit s'y fait entendre. C'est quelque Turc désœuvré qui provoque une cascade de pierres. Quand il pleut, c'est l'Onopniétés, ancien Phyrminus ou Parménius, qui s'y précipite en mugissant et dévaste la plaine. Justinien fit élever entre les deux collines un mur qui devait barrer le ravin, et par les ouvertures dont il était percé ne laisser passer les eaux qu'après avoir modéré leur fureur. On a appelé ce lieu Bab-el-Hadid, la *Porte de Fer*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la barrière de Justinien commence d'être en fort piteux état. Un éclair sillonne la nue. Nous risquons de voir demain ce qu'est l'Onopniétés dans ses grands jours. A l'heure même nous le passons à pied à peu près sec. Le tonnerre exécute dans ces gorges de superbes roulements.

Nous nous hâtons de regagner la ville pour y trouver quelques archéologues capables de nous fournir d'utiles renseignements. Le vice-consul, M. Potton, est un jeune lyonnais fort avenant et

plein de cœur. Il a épousé une Smyrniote que nous prenons d'abord pour une parisienne, tant elle a été soigneusement élevée par les dames de Sion. Ils sont depuis peu à Antioche, et j'espère que la France leur rendra bientôt justice en les faisant monter plus haut. Un vieux docteur, fort original, avec qui le P. Modeste fait chaque jour sa partie d'échecs, n'en demeure pas moins, tout successeur qu'il soit de saint Luc, médecin à Antioche avant d'être évangéliste, absolument étranger à l'histoire ancienne de la cité. Fort découragés, nous entrons dans la nouvelle église des Grecs, récemment édifiée avec de belles ruines. Il est presque nuit, et nous devons revenir pour examiner de plus près ses colonnes, qui ont protégé le culte d'autres dieux avant d'être consacrées à glorifier le nôtre. L'orage éclate et la pluie tombe.

Le couvent n'a que trois lits. L'excellent P. Modeste veut qu'ils soient pour nous. Le P. Carme, le F. cuisinier et lui coucheront au divan. Il me semble indiscret de condamner ces braves gens à passer une mauvaise nuit. M. Potton est venu nous offrir deux chambres chez lui, j'en accepte une. Demain M. Vigouroux comprendra toutes les raisons qu'il pouvait avoir de prendre l'autre.

Antioche, samedi 14 avril.

L'orage n'a pas cessé de toute la nuit, et l'eau tombe encore à torrents. Je m'explique la construction très singulière des rues de la ville, qui ont toutes un canal au milieu et un trottoir de chaque côté. Le canal peut avoir de un à deux mètres de large et deux pieds de profondeur. Chaque trottoir n'est guère plus développé que le canal lui-même. Il s'ensuit que pas une voiture ne peut circuler dans la ville. En revanche, quand, par un temps d'orage, les pluies descendent en cascades formidables du haut de la montagne, elles trouvent dans les canaux profonds qui serpentent avec les rues autour des maisons un lit tout naturel. Les habitants circulent sans être envahis par les torrents ainsi subdivisés. Quelques pierres, dressées de loin en loin, surtout à l'intersection des rues, permettent de les franchir sans tomber dans leurs eaux boueuses. Au lendemain des grands orages, des Turcs désœuvrés cherchent partout dans ces ruisseaux, au flanc de la montagne, à travers champs, les antiquités que la pluie a mises à nu en les entraînant vers la ville, et il n'est pas rare de les voir ramasser dans le sable et parmi les ordures des cylindres assyriens, des pierres finement gravées, des monnaies et des fragments de bijoux qui sont le plus souvent d'une valeur artistique considérable.

La vieille cité, tant de fois surprise par les tremblements de terre, a été si bien couchée toute vivante, avec son luxe et ses richesses, sous le sol, qu'à la moindre pluie les terrains ravinés rendent à l'homme ses trésors enfouis depuis des siècles. Nous avons vu ramasser sous nos yeux de petits chefs-d'œuvre de la glyptique grecque, et M. Toselli nous a montré des camées ainsi recueillis dont on avait offert des sommes énormes. M. Toselli est un ingénieur italien, intelligent et serviable, qui deux fois a fait et défait sa fortune en Syrie, et qui risque de la refaire encore si le chemin de fer projeté à travers l'Asie prend réellement Souedieh pour tête de ligne. On cause volontiers avec lui. C'est un des rares hommes qui, dans des pays privés de toute vie intellectuelle, se préoccupe encore de science et d'archéologie.

La tempête nous condamne à l'inaction. Il faut se contenter de regarder mélancoliquement, à travers nos fenêtres, l'Oronte qui grossit toujours et une grande roue qu'il fait mouvoir pour monter l'eau dans des terres où les cataractes du ciel se chargent bien de la jeter aujourd'hui. La Fable suppose que le monstre Typhon, foudroyé par Jupiter au pied de l'Amanus, peut-être près de Pagras, nom donné aussi au terrible géant, creusa, en se dérobant aux foudres vengeresses, le lit sinueux du fleuve jusque près de Baalbek, où, s'enfonçant tout à coup sous terre, il fit jaillir une abondante source. De là le nom de Typhon primitivement donné au fleuve. Celui d'Oronte lui viendrait, d'après Stra-

bon, du premier architecte qui jeta un pont pour réunir ses deux rives. Les Arabes l'appellent El-Assy, *le Rebelle*. Très longtemps le peuple a cru que les tremblements de terre si fréquents dans le vallon n'étaient que les convulsions du monstre vaincu et couché sous le sol. En ce cas, Typhon eût été désastreusement remuant, car il n'est pas possible de compter combien de fois il lui a plu de jeter à bas la ville entière et d'ensevelir sous ses ruines d'innombrables victimes. Au temps de Trajan, un tremblement de terre déplaça jusqu'aux cours d'eau¹, et il faudrait peut-être rapporter à cette époque la suppression du bras méridional de l'Oronte, qui cessa de maintenir dans une sorte d'île la Cité Neuve et le palais royal d'Antiochus Épiphane. L'histoire de tels désastres semblerait exagérée, si des événements récents n'étaient venus en renouveler les plus effrayants détails. La colonne rouge qu'un thaumaturge du temps de Caligula, Debborius, avait dressée au milieu de la ville avec un buste et cette inscription : "Ασειστα, ἄπτοτα, pas plus que le pouvoir conjurateur d'Apollonius de Tyane, n'ont empêché la malheureuse ville de subir en moyenne deux catastrophes par siècle. Le xix^e a fourni son contingent en 1822 et en 1872 pour la dernière fois. Les fortes crevasses qui, de haut en bas, sillonnent le Silpius n'ont pas d'autre origine, car, dans ces dislocations terribles du sol, les montagnes elles-

¹ Spartien, *Adrien*, xiii.

mêmes tremblent sur leur base, les arbres sont déracinés, et l'ouragan, par des mugissements sinistres, annonce et clôture la formidable catastrophe. Les anciens s'en consolait en disant : « C'est Typhon qui s'agite dans son tombeau de feu. » Ils relevaient la ville détruite et recommençaient leurs jeux et leurs fêtes.

Si funeste que pût paraître le sol où Séleucus, le grand bâtisseur de cités royales, avait édifié Antioche, on n'en racontait pas moins qu'un aigle, emportant les chairs de la victime offerte à Jupiter Céraunus avait daigné en marquer la place. A en juger par les éclats du tonnerre qui gronde depuis hier, le Dieu de la foudre, s'il voulut maintenir son peuple sous l'impression d'une sainte terreur, n'avait pas mal inspiré son oiseau favori. On sait que les monnaies des Séleucides portent fréquemment l'oiseau de Jupiter armé de la foudre. Adrien étant monté sur le Casius pour voir lever le soleil, y fut assailli par un orage semblable à celui-ci, et le feu du ciel, pendant qu'il sacrifiait, dévora le victimaire et la victime¹.

Afin de varier notre contemplation à distance, nous nous retournons au sud, vers les hauteurs où la tempête se déchaîne avec une recrudescence de fureur inouïe. Les vieux remparts avec leurs tours démantelées produisent sur les sommets du Silpius, à la lueur de la foudre, le plus fantastique effet. L'eau descend en cascades effrayantes à tra-

¹ V. Trajan, dans l'abrégé de Dion Cassius par Xiphilin.

vers les roches sombres. Sur notre droite, là où les ruines sont visiblement amoncelées, fut Iopolis, avec le temple de Jupiter Céraunus, le maître du tonnerre. Dans l'un des rochers qui se détachaient de l'énorme masse calcaire, un artiste avait taillé la tête gigantesque appelée Charonion. Au temps d'Antiochus Épiphanes, la peste ravageait la cité. Le hiérophante Leïos déclara que, pour apaiser le ciel, il fallait sculpter sur ce sommet abrupte la hideuse figure de Charon le nautonnier des enfers. De si bizarres idées venaient parfois à l'esprit des anciens ! Dinocrate n'avait-il pas rêvé de transformer le mont Athos en une statue d'Alexandre ? En tout cas, il devait produire un effet étrange, l'impitoyable conducteur des morts, ouvrant ses yeux terribles, sa bouche et ses oreilles monstrueuses sur la cité libertine, comme pour y demander à toute heure si quelqu'un avait besoin de sa barque, en attendant de menacer les retardataires de sa colère et du revers de son aviron. Les orages ont détruit le buste odieux, ou peut-être les hommes de guerre ont plus tard trouvé à propos d'asseoir sur sa tête leurs terribles forteresses. Malgré notre vif désir de surprendre quelque part une dernière apparence de ses formes compromises par les temps, nous sommes obligés de convenir que de lui il ne reste rien.

Vers la gauche, et avant d'atteindre le ravin où est la Porte de Fer, un autre massif de tours correspond à l'ancienne citadelle, triangle allongé que nous avons observé de plus près hier soir. Toutes